

Eva Dolan

haine pour haine



DU MÊME AUTEUR

*Les chemins
de la haine*

GRAND
PRIX DES
LECTRICES
ELLE
POLICIER



Ils ont été assassinés à coups de pied, dans la rue, sauvagement. Leur seule faute : être étrangers. Quant à leur agresseur, il n'a même pas songé à éviter les caméras de surveillance. Visage masqué, il s'est planté devant elles pour signer son acte barbare d'un salut nazi. Et comme si cela ne suffisait pas à la section des crimes de haine, trois travailleurs immigrés sont renversés par un chauffard qui prend la fuite. L'inspecteur Zigic et sa partenaire, le sergent Ferreira, reçoivent alors une consigne claire : ne surtout pas ébruiter la piste raciste auprès des médias, que les deux affaires soient liées ou non. La ville de Peterborough est déjà au bord de l'implosion. D'ailleurs la police n'est pas la seule à s'inquiéter : pour Richard Shotton, député local d'extrême droite en pleine campagne électorale, ce serait une publicité fort malvenue...

Entre jeux de pouvoir, haines identitaires et crise économique, Dolan dresse un portrait acerbe et lucide de l'Angleterre.

EVA DOLAN est originaire de l'Essex mais vit aujourd'hui près de Cambridge. Un temps critique de polar, elle est passée brillamment côté auteurs avec son premier roman, *Les Chemins de la haine*, qui remporte en 2018 le Grand Prix des lectrices de *ELLE* dans la catégorie « Policier ». Auteur de trois autres romans, Eva Dolan ne pose sa plume que pour jouer au poker, sa seconde passion.

Traduit de l'anglais par Lise Garond

« Jusqu'au final à couper le souffle, ce roman magnifiquement écrit et construit confirme que Dolan est l'une des voix les plus excitantes de la fiction anglaise. » *Sunday Times*

Eva Dolan

Haine pour haine

*Traduit de l'anglais
par Lise Garond*



Liana Levi

Premier jour

1

À 5 heures du matin, on repérait facilement quelles maisons étaient habitées par des Anglais. Aucun signe de vie à l'intérieur. Aucune obligation de se lever avant au moins deux heures.

Par la fenêtre de la chambre encore plongée dans l'obscurité, Sofia regardait les lumières s'allumer une à une aux lucarnes des greniers reconvertis en chambres de bonne. Elle repensait à l'époque où elle dormait sur un matelas gonflable sous les combles d'une maison, trois autres filles entassées là avec elle, cinquante livres chacune par semaine. La nuit, elle apercevait les étoiles par les interstices des tuiles. Il n'y avait pas de Velux, juste une trappe qui s'ouvrait par en dessous pour les faire descendre lorsque la camionnette arrivait. On les emmenait alors dans les interminables champs noirs du Lincolnshire.

Tout ça semblait loin maintenant.

Elle alluma la lumière et s'habilla à la hâte. Un legging sous son jean, un maillot de corps, un tee-shirt à manches longues et un des gros sweat-shirts gris de Tomas par-dessus. Il avait fait moins cinq pendant la nuit, les entrepôts seraient gelés. Certes, c'était mieux que de ramasser des légumes dans les champs, les doigts tellement engourdis par le froid qu'on ne se rendait même plus compte quand on se coupait, jusqu'à ce qu'on sente tout à coup cette espèce de chaleur humide sur la peau.

Elle tressa sommairement ses longs cheveux bruns, les glissa dans le col de son sweat-shirt. Des vêtements sales de Tomas traînaient dans un coin de la chambre. Il y avait

des traces de boue au bas du pantalon. Du sang sur le haut de la jambe.

L'image lui revint tout à coup. La main coupée du Kurde par terre, dans l'entrepôt, Tomas qui essayait de le redresser, de lui maintenir le poignet en l'air pour ralentir le saignement, le vieil homme qui hurlait.

Elle saisit le treillis, le pull et le tee-shirt maculés de sang. Elle était pourtant sûre que Tomas ne portait pas ces vêtements ce jour-là. Il ne fallait pas qu'ils restent dans la maison.

Le sang de quelqu'un d'autre. Ça attirait le mauvais œil.

Sofia les fourra en boule dans un sac en plastique un peu trop petit, tapant de son poing maigre pour les faire rentrer. Les taches partiraient si elle faisait tremper le tissu dans de la vodka. Mais Tomas ne les porterait plus.

Le téléphone de Jelena sonnait dans la chambre de l'autre côté du couloir. Encore une nouvelle mélodie cette semaine. Sofia en avait marre de devoir lui répéter qu'elle gaspillait son argent avec ce genre de choses.

Elle entendit Jelena bouger dans la chambre, le plancher craquer à côté de la coiffeuse.

– Ne lui réponds pas! cria Sofia.

Jelena sortit sur le palier, le haut de son pyjama bouffant en dehors de son jean, de grosses chaussettes blanches aux pieds.

– *Ja sam neznalica njemu.*

– En anglais, dit Sofia d'un air las. Tu vas pas faire de progrès si tu fais pas des efforts pour parler.

Le téléphone continuait de sonner dans la main de Jelena, l'écran s'éclairant au rythme de la mélodie.

– Hier soir j'envoie le message, je dis c'est pas possible.

– Tu dois pas répondre. Pas de message, rien.

– J'explique à lui, dit Jelena.

– Tu l'encourages si tu fais ça, dit Sofia. Il faut rien lui donner.

Jelena passa ses doigts le long de sa queue de cheval, un geste qu'elle faisait depuis toute petite quand elle était nerveuse.

– Mais il continue si je dis rien.

– Je vais lui parler.

Sofia tendit la main mais Jelena se détourna, le téléphone serré contre son épaule.

– Non. Il va arrêter.

Et la sonnerie s'arrêta. Juste à ce moment-là, comme s'il les avait entendues.

– On va changer ton numéro, dit Sofia, tapotant le bras de Jelena en s'efforçant de sourire. Ce soir je m'en occupe, t'inquiète pas.

Elle descendit les escaliers conduisant à la petite cuisine blanche à l'arrière de la maison, alluma les lumières, la télévision, fit couler l'eau du robinet jusqu'à ce qu'elle soit bien froide, essayant de faire comme si tout était normal. Comme si la conversation de la veille au soir n'avait jamais eu lieu. Plusieurs heures après, alors qu'elles étaient allées se coucher, et que Sofia cherchait le sommeil en pensant à Tomas qui lui manquait, il lui avait semblé entendre la voix étouffée de Jelena dans l'autre chambre.

Elle alluma une cigarette au feu de la cuisinière et mit la bouilloire à chauffer.

Anthony était petit et timide mais il était tenace, et elle savait qu'à un moment donné, il faudrait qu'elle agisse. Son regard dévia vers le bloc de couteaux sur le plan de travail. Cinq manches en bois robustes, les lames épaisses.

Mais ça n'irait pas jusque-là, se rassura-t-elle.

La bouilloire siffla et Sofia appela Jelena en versant l'eau dans la cafetière à piston. Elle lui cria de se dépêcher ou elles seraient en retard, remit de l'eau à chauffer pour remplir les Thermos et sortit déposer le sac de vêtements souillés dans la poubelle.

Il y avait du givre dans l'air et une légère odeur de produits chimiques en provenance de la zone industrielle toute proche. Un nuage de buée fleurissait devant sa bouche à chaque expiration, le froid lui piquait le nez. L'herbe s'écrasait doucement sous ses pas. Il aurait fallu tondre, mais c'était Tomas qui s'en occupait d'habitude et ni l'une ni l'autre ne savaient comment se servir de cette machine capricieuse qu'il avait achetée au vide-greniers du terrain de foot. Il avait dit que c'était comme avec une femme, il fallait un peu de poigne. Sofia lui avait répondu que les femmes de son pays n'avaient besoin que d'un couteau pour faire le boulot. Il avait ri et l'avait embrassée, lui promettant qu'il lui montrerait comment s'en servir dès qu'il aurait un jour de congé.

Elle laissa tomber le sac dans la poubelle et referma lentement le couvercle, percevant un bruissement dans l'ombre, derrière l'abri de jardin. Un chat bondit et traversa le terrain, un éclair blanc aussitôt disparu.

Dans la cuisine, Jelena sortait les pique-niques du frigo. Des haricots et des pâtes à la sauce tomate préparés pendant le week-end et répartis en portions individuelles. Sofia avait appris à vivre avec très peu d'argent et même si elles gagnaient bien maintenant, l'habitude lui était restée. Plus elles économisaient, plus vite elles pourraient arrêter de travailler ainsi, toujours pour le compte des autres, avec tous ces intermédiaires qui écrémaient leurs payes au passage.

Jelena mit les gamelles dans son sac à dos, puis les Thermos, en ressortit un pour s'assurer qu'il était bien fermé.

Elle se mordait la lèvre d'un air un peu trop concentré.

– Tu lui as parlé, dit Sofia.

Jelena remonta lentement la fermeture Éclair du sac.

– J'ai dit à lui que je vais pas le voir.

– Et il a dit quoi ?

Les yeux de Jelena brillèrent, immenses et bleus. Elle avala sa salive mais ne répondit pas.

Sofia savait bien ce qu'il avait dit. Toujours la même menace, qu'il n'avait pas les couilles de mettre à exécution. Sinon il l'aurait déjà fait. Ce genre de choses, on le fait sous le coup de la colère, et elle devait être retombée maintenant. Il finirait par se lasser, trouverait quelqu'un d'autre. Une autre fille, pauvre et étrangère, qui tomberait sous le charme de son accent british et de sa grosse voiture allemande.

– Il faut qu'on parte, dit Sofia. On va être en retard.

Elle attrapa Jelena par le bras et la traîna au-dehors, rejoignant tous ceux qui, chargés de leurs gamelles, se dirigeaient vers la rue principale.

Il était 5h30, le reste de la ville dormait encore mais Lincoln Road bouillonnait déjà d'activité. Les petites maisons mitoyennes, fenêtres éclairées, déversaient leurs occupants sur le trottoir. Des camions de livraison et des fourgons blancs défilaient en direction du centre de Peterborough, certains remplis d'ouvriers qui rentraient chez eux après avoir nettoyé des bureaux ou empaqueté des produits, douze heures durant, dans les entrepôts de la zone industrielle. Dès qu'ils étaient vides, les véhicules faisaient demi-tour pour embarquer les équipes de jour.

Une camionnette s'arrêta de l'autre côté de la rue, devant l'épicerie polonaise où Sofia et Jelena n'allaient plus faire leurs courses. On y vendait des cigarettes de contrefaçon et de la vodka clandestinement distillée dans la région par une famille bulgare, un liquide brut et râpeux tout juste bon à nettoyer l'évier. Devant le magasin, quelques tables où des hommes, venant de finir leur nuit de labeur, buvaient des bières, épuisés mais pas encore prêts à aller se coucher.

Elles se postèrent comme tous les jours à côté de l'arrêt de bus, premier arrêt sur le trajet de la camionnette de

Boxwood Farm. Elles étaient seules à l'attendre d'habitude, mais ce matin il y avait aussi un homme, les épaules voûtées, l'air fatigué et vaguement familier. Une connaissance de Tomas sans doute. Il articula une espèce de bonjour auquel Sofia répondit distraitement, attentive à sa sœur qui glissait la main dans la poche de son jean pour attraper son téléphone. Encore cette saleté de sonnerie.

Jelena tourna les yeux vers l'écran et Sofia lui lança un regard noir.

– C'est qui?

– Marta, répondit-elle en se tournant un peu pour cacher l'écran, se rapprochant légèrement du bord du trottoir.

L'homme ajouta quelques mots et Sofia répondit évasivement. Jelena se mordait les lèvres en écoutant la voix à l'autre bout du fil, décidément pas celle de Marta.

Des bruits de klaxons retentirent au loin, au milieu du brouhaha de la circulation. Un moteur rugit, puissant, guttural. Une Volvo blanche déboula dans Lincoln Road et remonta la rue à toute vitesse. Elle fit une brusque embardée, évitant de justesse un cycliste. Sofia se figea. Les lumières des phares inondèrent le trottoir, la silhouette de Jelena soudain à contre-jour, tournant le dos à la voiture, le téléphone toujours à l'oreille. Sofia ouvrit la bouche. Elle voulait crier mais rien ne sortait. Puis elle entendit comme une explosion et quelque chose la percuta de plein fouet. Sa tête heurta le sol et tout devint noir.

2

Il était 6h15 et Lincoln Road était fermée à la circulation sur environ cent mètres dans les deux sens. Des panneaux de déviation faisaient passer les véhicules par

les petites rues adjacentes, bientôt encombrées par les camionnettes des livreurs.

La chaîne régionale de la BBC annonçait déjà un accident avec délit de fuite. Ils restaient vagues sur les détails mais l'inspecteur Dushan Zigic savait qu'il y avait un mort et deux blessés graves en route pour les urgences de l'hôpital Edith Cavell avec peu de chances de s'en sortir.

Le premier flash d'informations avait annoncé que les victimes étaient des travailleurs étrangers. Quinze minutes après on ne mentionnait déjà plus leur ethnicité. Il s'agissait seulement de piétons attendant à un arrêt de bus. L'attachée de presse avait dû sauter à la gorge des journalistes depuis son lit pour leur clouer le bec aussi vite, se dit Zigic.

Mais il était peu probable que ça s'arrête là. Avant de sortir du commissariat, le sergent de permanence à l'accueil lui avait montré une vidéo de l'accident sur YouTube. Quelqu'un avait tranquillement sorti son téléphone et filmé la scène tandis que les gens du café d'en face se précipitaient vers le trottoir pour apporter leur aide en criant dans des langues que Zigic ne comprenait pas.

Le sergent lui avait dit de voir le bon côté des choses : au moins, grâce à ça, ils avaient une image du conducteur, même si c'était flou. L'homme était de taille moyenne, vêtements foncés, son visage une simple tache pâle tandis qu'il s'élançait à vive allure dans la petite rue où Zigic venait de tourner, gagnant le dédale de raccourcis du quartier.

Devant lui un conducteur faisait demi-tour en voyant que l'accès à Lincoln Road était barré par un cordon de police. Zigic lui fit des appels de phares pour lui dire de passer puis se gara sur le trottoir devant un nouvel ensemble de maisons à deux étages.

En sortant de sa voiture il regarda s'il y avait des caméras de surveillance dans la petite rue. Il en repéra une,

fixée sous la gouttière branlante du bâtiment qui faisait l'angle et braquée, bizarrement, vers l'une des fenêtres du haut.

Zigic se baissa pour passer sous le cordon de sécurité et entra sur la scène de crime.

Tout semblait anormalement pâle, irréel à la lumière du petit matin, et Zigic réalisa que c'était la première fois qu'il voyait Lincoln Road plongée dans une telle immobilité. Les voitures étaient déviées des deux côtés du périmètre de sécurité mais personne ne criait ou ne klaxonnait et ce silence ne faisait qu'ajouter à l'impression d'étrangeté.

La voiture, elle, était pourtant bien réelle. Un vieux modèle de Volvo, massif, la portière mal repeinte côté passager. La voiture avait foncé sur ses victimes et ne s'était immobilisée qu'une fois emboutie contre la façade de la maison derrière l'arrêt de bus.

L'intérieur du salon était visible de la rue, les murs en plâtre tout effrités, l'air envahi d'une poussière qui n'était pas entièrement retombée. Un fil électrique pendait du plafond, sans ampoule. Des meubles de salle de bains encore emballés attendaient dans un coin. Au moins, de ce côté-là, pas de victimes à déplorer, songea Zigic.

Mais c'était une maigre consolation face à la carcasse défoncée de l'Abribus. L'enveloppe en plexiglas était brisée et maculée de sang, les sièges en plastique rouge tordus sous les roues arrière de la Volvo. À côté gisait un sac à dos duquel s'étaient échappés deux boîtes en plastique et un Thermos.

Un agent de la police scientifique en combinaison bleue l'interpella.

– Ziggy, soit tu te pousses, soit tu me fais un beau sourire.

Il aperçut le photographe à quelques mètres de là et sortit de son champ de vision, restant au milieu de la chaussée à le regarder s'avancer vers la Volvo, balayer

lentement l'ensemble du véhicule puis se rapprocher petit à petit de l'airbag du conducteur, toujours gonflé d'air et taché de gouttes de sang. Le photographe prit ensuite des clichés de ce qui restait du pare-brise et du capot, puis du léger renforcement sur le toit, à l'endroit où un des corps s'était écrasé en laissant des traces de sang gluantes sur la carrosserie. Les essuie-glaces de la lunette arrière s'étaient mis en marche et avaient étalé le liquide sur toute la vitre.

Un petit attroupement se formait au nord du périmètre, gardé par deux agents en gilets fluorescents. Les gens étaient trop loin pour voir ce qui se passait, mais Zigic remarqua qu'au moins la moitié d'entre eux avaient sorti leur téléphone et filmaient.

– On a deux survivants, dit le sergent Ferreira qui venait à sa rencontre depuis l'autre côté de la rue.

Elle avait été la première sur les lieux, juste après l'aurore, et d'après les vêtements qu'elle portait, Zigic devinait que ça ne faisait pas longtemps qu'elle était rentrée chez elle quand l'accident était survenu. Un petit haut noir froissé sous une courte veste en cuir, le jean rentré dans les bottes, probablement les mêmes fringues que la veille au soir.

Elle habitait à deux pas de là sur Lincoln Road, trop près pour ne pas être forcée d'intervenir.

– Il y a des témoins? demanda Zigic.

– Ouais, des dizaines, et ils disent tous la même chose. Le type est arrivé par le sud, il a accéléré, grillé le feu, puis il a dévié et foncé dans les gens. Le conducteur s'en est sorti, ajouta-t-elle en fronçant les sourcils. Il a pris la fuite par cette rue, à pied.

Deux autres véhicules gisaient au milieu de la chaussée, une Seat rouge et une camionnette de livraison, les pare-chocs avant encastrés l'un dans l'autre, les capots enfoncés. C'était une chance qu'il n'y ait pas eu un énorme carambolage.

– Impossible que ce soit un accident, dit Ferreira.
– Ne commençons pas à tirer des conclusions hâtives, Mel.

– Si Riggott nous a refilé le bébé, c'est qu'il pense que c'est délibéré. Avec en plus un mobile raciste.

– C'est surtout qu'il a beaucoup de pain sur la planche en ce moment.

– Et pas nous, peut-être ?

Le photographe leur fit signe qu'il avait terminé et s'éloigna pour ranger son matériel. En quelques secondes, trois autres silhouettes androgynes s'approchèrent de la voiture. Zigic les regardait travailler avec un vague sentiment de jalousie. C'était une procédure standard pour eux, la même pour toutes les scènes de crime : photographier, recueillir des échantillons, synthétiser les informations. La tâche chaotique qui consistait à extraire de tout ça des preuves de culpabilité, ce n'était pas leur problème.

– Les victimes avaient des papiers sur elles ? demanda-t-il.

– Pour deux d'entre elles, oui. La troisième avait déjà été évacuée quand je suis arrivée. Un agent a emporté les papiers au commissariat il y a quelques minutes. Attends, je t'envoie les photos tout de suite, dit-elle en tapotant l'écran de son téléphone. J'ai parlé au chauffeur de la camionnette qui devait les emmener au travail. Il est très choqué, ajouta-t-elle.

– Pas étonnant.

– Il était en retard et maintenant il se sent coupable : s'il avait été à l'heure, ils ne se seraient pas trouvés là au moment où la voiture est arrivée. Il est parti à l'hôpital avec une des deux femmes.

– Comment va-t-elle ?

– Les ambulanciers pensent qu'elle va s'en sortir, mais sa sœur était juste au bord du trottoir et elle a pris la voiture de plein fouet.

Un gros camion-grue s'arrêta devant le périmètre de sécurité et Ferreira cria aux agents de le laisser passer. Il fallait rétablir la circulation au plus vite. Il était presque 7 heures du matin à présent et le reste des habitants de Peterborough se préparait à partir au travail, découvrant juste les nouvelles aux infos. L'horrible accident n'allait pas manquer de susciter toutes sortes de conjectures et le commissaire Riggott leur avait clairement signifié qu'il ne fallait pas que l'enquête s'éternise. Personne n'a envie que ça vire au politique, avait-il dit.

Mais c'était difficile à éviter. Une fois que la presse et le public découvrirait que c'était la section des crimes de haine qui était chargée de l'enquête, tout le monde se focaliserait sur la dimension raciale de l'affaire. Pourquoi Riggott ne l'avait-il pas confiée aux enquêteurs de la brigade criminelle s'il voulait que ça reste confidentiel? Il essayait probablement de couvrir ses arrières, songea Zigic. On n'arrivait pas jusque-là sans savoir faire porter à d'autres le poids de certaines responsabilités.

– Il faut qu'on parle aux familles des victimes pour voir si l'une d'elles ne s'était pas mis quelqu'un à dos dernièrement.

– Tu vois, toi aussi, tu penses que c'était délibéré.

– On doit explorer toutes les possibilités.

Ferreira tourna la tête vers la voiture, les poings sur les hanches. Un agent de la police scientifique était arc-bouté au-dessus du plancher, un autre examinait l'intérieur du coffre, mettant une bouteille d'eau vide et un plaid sous scellé plastique.

La directrice de l'unité scientifique, Kate Jenkins, s'approcha d'eux, rentrant ses boucles rousses sous la capuche de sa combinaison.

– Je connais des façons plus rigolotes de commencer la journée moi, pas vous?

– Tu penses en avoir pour combien de temps? demanda Zigic.

– Pas de temps à perdre en bavardages, hein? Je vois.

– Désolé, Kate.

– Non mais je comprends, on ne va pas laisser un ou deux morts pourrir la journée des gens, dit-elle en indiquant d'un signe de tête la file de voitures qui s'allongeait au nord. Par précaution on va prélever quelques échantillons tout de suite et on fera le reste au garage auto.

– T'as pas déjà quelque chose pour nous?

– Le sang sur l'airbag est encore frais et vu l'emplacement on est à peu près sûrs qu'il provient du conducteur, répondit Jenkins. Quelques cheveux, des empreintes. Le type n'a vraiment pas été prudent. Mais visiblement il avait mis sa ceinture. Au moins un truc qu'il a intégré.

– Est-ce que ça peut lui avoir laissé une marque? demanda Zigic.

– L'airbag, c'est sûr. La ceinture, peut-être, dit Jenkins en faisant la moue. Ça dépend à combien il roulait.

– Les témoins qu'on a réussi à interroger ont dit qu'il était en pleine accélération, dit Ferreira.

– Alors probablement, oui.

Un klaxon retentit à l'autre bout de la rue. C'était un fourgon blanc qui s'avancait au bord du cordon de sécurité donnant sur Taverners Road. D'autres voitures l'imitèrent et tout à coup, le charme se rompit et les véhicules embouteillés ne formèrent plus qu'une même entité furibarde, jurant et gesticulant aux fenêtres.

– J'ai comme l'impression qu'on a intérêt à s'activer, fit Jenkins en jetant un regard mauvais au fourgon.

– Ça commence à être tendu, confirma Ferreira. On devrait peut-être appeler quelques agents en renfort au cas où?

– Appelle et vois qui est dispo, dit Zigic en décrochant son téléphone. Qu'est-ce qu'il y a, Bobby?

- La Volvo est enregistrée au nom d'un certain Paul Devlin, domicilié à Stanground, dit Wahlia au bout du fil.
- Il a un casier?
- Quelques amendes pour excès de vitesse, rien de bien méchant.
- Jusqu'à présent.

3

Paul Devlin habitait dans un quartier calme et agréable, un petit lotissement de maisons jumelées avec de grandes alcôves vitrées, des jardinets bien entretenus à l'entrée et une petite allée où se garer sur le côté. Le voisinage se composait surtout de retraités et la plupart étaient chez eux à cette heure de la matinée. Les grands-parents de Zigic vivaient un peu plus loin dans le même lotissement, entourés de gens qui, comme eux, avaient autrefois investi dans le neuf et n'étaient plus repartis.

Ses grands-parents avaient été parmi les premiers étrangers à emménager là et à l'époque, dans les années 1960, ils n'avaient pas été bien accueillis. Leurs voisins se prenaient pour des cadres même s'ils n'étaient que techniciens à l'ancienne usine de moteurs Perkins ou simples employés de banques ou de bureaux. Ils regardaient d'un mauvais œil cet afflux soudain de Slaves et d'Italiens avec leurs familles nombreuses et bruyantes qui venaient remplir les classes d'enfants dont l'anglais n'était pas la langue maternelle. Ils craignaient que la présence de ces gens, simples manœuvres à la briqueterie, tire le quartier vers le bas.

Ils n'avaient pas non plus dû voir d'un bon œil les constructions qui s'étaient multipliées au-delà du lotissement, imaginait Zigic. Soixante-dix pour cent de logements sociaux et tous les problèmes qui allaient avec.

C'était peut-être pour ça qu'il y avait tant de panneaux *À vendre* aux portails des maisons, malgré la récession immobilière.

Zigic tourna dans Alma Road et se gara derrière la voiture de police qui attendait déjà devant chez Paul Devlin. Deux agents baraqués en sortirent, prêts à intervenir au besoin. Ils suivirent Zigic jusqu'à la maison, leurs rangers faisant un bruit sourd sur le trottoir, les cris stridents de leurs radios jurant avec le calme matinal et le chant des oiseaux. Les rideaux étaient tirés. Aucune lumière n'était allumée mais il y avait une voiture dans l'allée, une Corsa neuve à la carrosserie lustrée.

Zigic fit signe à un des agents d'aller à l'arrière de la maison, attendit qu'il s'éloigne et appuya sur la sonnette, un carillon à deux notes un peu tremblantes.

Les voisins étaient déjà rivés aux fenêtres. Dans la maison de droite, une vieille dame épiait entre d'épais rideaux blancs en dentelle synthétique. Une porte s'ouvrit derrière lui et quelqu'un appela Zigic d'une voix aiguë depuis l'autre côté de la rue.

– Il est chez lui, il ne travaille pas.

L'homme était enveloppé dans une robe de chambre laissant apparaître des jambes arquées entre lesquelles un petit chien noir aboyait frénétiquement.

– Merci, monsieur, dit Zigic. S'il vous plaît, rentrez chez vous maintenant.

Il sonna une nouvelle fois puis se baissa pour regarder par la fente de la boîte aux lettres. L'entrée avait une allure austère : parquet stratifié, murs blancs, revêtement en coco dans l'escalier. Une veste noire matelassée était accrochée au portemanteau, similaire à celle de l'homme qu'on voyait fuir la scène de crime dans la vidéo YouTube.

– Je vais chercher le bélier, chef? demanda l'agent Blake.

Des pieds chaussés de pantoufles apparurent en haut des escaliers puis se mirent à descendre lentement les marches.

– Pas besoin.

Paul Devlin ouvrit la porte, vêtu d'un caleçon et d'un tee-shirt Coldplay, un œil à moitié fermé, des cheveux blonds en bataille. Sa carrure correspondait à celle de l'homme qu'ils recherchaient, environ un mètre quatre-vingts, costaud sans être gros. Il leur demanda ce qu'il se passait en bâillant.

Zigic lui montra son badge.

– J'aimerais que vous veniez avec nous, s'il vous plaît, monsieur Devlin.

– Hein? (Devlin clignait des yeux, le menton froncé, l'air parfaitement perplexe.) Pourquoi ça?

– Votre véhicule a été retrouvé sur les lieux d'un accident avec délit de fuite ce matin même.

Il recula d'un pas, les yeux écarquillés, et Zigic franchit le seuil de la maison.

– Une personne est décédée et deux autres sont dans un état critique.

Devlin remuait d'un pied sur l'autre, regardant fixement la porte ouverte et la silhouette imposante de Blake qui lui bloquait le passage. Zigic se tenait prêt à l'attraper s'il essayait de fuir.

– Mais ma voiture est juste là, dit Devlin.

– Votre autre voiture, dit sèchement Zigic qui sentait l'impatience le gagner. Il vaudrait mieux pour vous que vous nous suiviez tout de suite et dans le calme.

– Mon autre voiture? La vieille Volvo?

Zigic acquiesça.

– Mais je l'ai vendue il y a quinze jours!

– Elle est toujours à votre nom, observa Zigic.

– Je lui ai donné tous les papiers, il m'avait dit qu'il s'en occuperait.

Derrière Zigic l'agent soupira, comme s'il avait déjà entendu ce genre de bobards un milliard de fois.

Mais Devlin avait-il vraiment l'air d'un homme qui avait fui la scène d'un accident mortel deux heures plus tôt? Le côté gauche de son visage était rougi, mais était-ce la trace de l'airbag ou celle de l'oreiller? Zigic s'approcha de lui, aperçut des dépôts visqueux au coin de ses yeux injectés de sang, de la bave séchée sur son menton.

– Pouvez-vous relever votre tee-shirt, je vous prie?

Devlin plaqua les mains sur son ventre.

– Quoi? C'est une blague?

– Faites ce qu'on vous dit.

Il s'exécuta à contrecœur. Comme un type habitué à se laisser donner des ordres, songea Zigic.

– Jusqu'en haut, s'il vous plaît.

Le torse de Devlin était d'un blanc laiteux, presque imberbe. Pas de marques concordantes avec une ceinture de sécurité, pas même un soupçon d'irritation. Zigic lui dit de rabattre son tee-shirt.

– À qui avez-vous vendu la voiture?

– Un mec sur eBay. Il est venu avec un copain, il a payé en liquide et il est reparti avec la voiture.

– Il me faut le nom de l'acheteur.

– C'était un étranger.

– C'est pas ça que je vous demande.

Devlin se passa les doigts dans les cheveux, regardant fixement le sol, les yeux écarquillés, puis secoua la tête.

– Je me rappelle pas. Il a dit qu'il vivait dans le quartier, si ça peut vous aider.

– Vous devez avoir son numéro, dit Zigic. Comment avez-vous convenu du rendez-vous?

– Attendez, je vais chercher mon téléphone.

Il remonta les escaliers et Zigic dit à Blake d'aller demander aux voisins s'ils avaient vu Devlin sortir tôt le matin ou s'ils se souvenaient de la visite de deux hommes

qui seraient repartis de chez lui avec la voiture. Il aurait été étonnant que personne n'ait rien remarqué, la vigilance des voisins était digne de la Stasi dans le coin.

Quelques instants plus tard, Devlin redescendit les escaliers, téléphone à la main, faisant non de la tête.

– Désolé, je l'ai supprimé. J'avais pas de raison de le garder une fois qu'il avait payé, ajouta-t-il en haussant les épaules.

– Donc si je comprends bien, j'ai plus qu'à vous emmener au poste, dit Zigic en croisant les bras.

Devlin leva les mains en l'air.

– Écoutez, je peux vous montrer les références de la vente sur eBay. Il y aura son identifiant d'acheteur dessus. Vous pouvez retrouver son nom et son adresse avec ça, non ? Ils vous les donneront à eBay si vous leur demandez, ajouta-t-il en balayant du pouce l'écran de son téléphone. J'arrive pas à croire ce qui est en train de m'arriver, là.

Zigic tourna la tête et aperçut l'agent Blake avec une petite femme blonde qui parlait d'une voix animée en faisant de grands gestes, un bébé sur la hanche. Devlin n'était pas l'homme qu'ils recherchaient, Zigic en était sûr à quatre-vingt-dix pour cent. La vente sur eBay aurait pu être une ruse bien orchestrée, mais il n'y croyait pas.

– Voilà.

Devlin tendit son téléphone et Zigic examina les références de la vente. Il y avait une petite photo de la Volvo blanche garée dans l'allée de la maison et le prix auquel elle avait été achetée, quatre cents livres.

– Bogdan879. C'est son identifiant, dit Devlin.

Zigic hochait la tête.

– Ça va nous être très utile, merci monsieur Devlin. Si ça ne vous dérange pas, j'aimerais que vous nous accompagniez au poste pour faire une déposition.

– Maintenant ?

– Oui, tout de suite. Allez vous habiller.

L'agent Blake traversa la rue à la rencontre de Zigic.

– La dame d'en face se souvient que deux types très laids sont venus la semaine dernière, dit Blake. Ils sont arrivés dans un 4x4 rouge bordeaux aux vitres teintées. Ils étaient grands, d'après elle, un mètre quatre-vingt-cinq, les cheveux foncés, grosses carrures. Ils sont repartis au bout d'un quart d'heure environ, après avoir examiné la voiture de près.

– Et elle est sûre qu'ils sont repartis avec ?

– Oui, chef.

– OK, c'est déjà un début, dit Zigic.

Il sentait que la machine se mettait en marche.

– Conduis Devlin au commissariat et fais-le asseoir dans un coin en attendant.

– Oui, chef.

Zigic regagna sa voiture et appela Wahlia en démarrant. Il lui donna les détails de la transaction eBay et lui demanda d'essayer d'en tirer le maximum.

– Des nouvelles, de votre côté ? demanda-t-il.

– Mel vient d'appeler, ils sont en train d'évacuer la voiture et de rétablir la circulation, dit Wahlia.

– Ça nous fera toujours la mairie en moins sur le dos.

– Riggott nous a refilé deux agents en renfort aussi, dit Wahlia. Je leur ai donné les déclarations des témoins à éplucher en plus des vidéos des caméras de surveillance, je me suis dit que c'est ce que t'aurais fait.

– Super, merci Bobby.

– Et l'attachée de presse te cherche.

Les mains de Zigic se resserrèrent autour du volant.

– Fallait s'en douter.

4

Ferreira regarda le camion-grue démarrer, la Volvo solidement harnachée à l'arrière, en route pour le garage

automobile où allaient se poursuivre les examens de la police scientifique. Une fois le cordon de sécurité levé, il ne fallut pas plus de quelques secondes pour que la circulation soit rétablie sur Lincoln Road. Comme si rien ne s'était passé.

Elle jeta un dernier coup d'œil au bout de trottoir où une équipe d'agents municipaux s'appêtait à nettoyer ce qui restait des traces de l'accident. Puis elle tourna les talons et rentra chez elle, impatiente de se défaire enfin de la tenue avec laquelle elle avait écumé les boîtes la veille au soir.

Le pub de ses parents, The Angel, se situait dans une zone assez calme à l'extrémité du quartier de New England. Un grand bâtiment de briques repeint en blanc entouré de maisons mitoyennes où on louait des chambres. Il y avait aussi une onglerie polonaise, un salon de coiffure lituanien, une épicerie spécialisée dans les produits d'Europe de l'Est et les cigarettes de contrefaçon, des cafés et des magasins d'alcool avec des tables sur le trottoir. Le genre d'endroit en effervescence à 7 heures du matin quand les ouvriers de nuit revenaient du travail. Elle passa devant la boutique d'un tatoueur où un homme fumait un joint, debout sur le pas de la porte, puis devant un étal de meubles d'occasion, des chaises en pin, de vieux réfrigérateurs, un canapé à l'assise enfoncée.

Elle sortit son paquet de tabac pour se rouler une cigarette en marchant, essayant de chasser de son esprit le souvenir de l'homme aux cheveux noirs empalé sur une barre métallique à côté de l'arrêt de bus. Il était encore vivant, elle en était certaine, quand elle s'était mise à courir pour lui porter secours.

Les portes du pub étaient grandes ouvertes. Un tableau noir annonçait qu'on servait un English breakfast complet. Le pub attirait beaucoup d'autochtones à cette heure de la matinée : des ouvriers du bâtiment et des livreurs en route pour les centres commerciaux des environs qui voulaient

pouvoir boire de la bière au petit déjeuner sans se sentir jugés.

Ferreira s'engouffra dans l'allée qui longeait le pub. Un camion de livraison était garé sur le parking, le moteur toujours allumé, sans traces du conducteur. Mais les portes de la cave étant ouvertes, il était probablement à l'intérieur en train d'écouter les blagues de son père. Lequel s'était très tôt fixé pour objectif de maîtriser le fameux sens de l'humour britannique – le meilleur moyen de s'intégrer selon lui –, si bien qu'à présent, en compagnie d'autres hommes, sa conversation ne consistait plus qu'en un enchaînement de bons mots.

Elle grimpa quatre à quatre les escaliers de secours sans se soucier des tremblements qui l'agitaient et entra dans la partie logement de la famille. Quatre chambres, un salon et deux salles de bains pour cinq personnes. Le pub ouvrait à 6 heures le matin, attendait le départ du dernier client pour fermer le soir, et la seule solution pour couvrir ces horaires était d'effectuer un roulement. Ses frères étaient là le soir, ses parents la journée, et s'ils la voyaient passer ils risquaient de l'obliger à descendre nettoyer les tables et charger le lave-vaisselle. *Seulement vingt minutes, Melinda. Tu crois que la ville entière va sombrer dans le chaos si t'es pas à ton petit bureau ?*

Elle se doucha en vitesse avec une eau qui, comme d'habitude, n'était que tiède, et ne trouva qu'un essuie-mains pour se sécher. Elle enfila un nouveau jean noir, un pull gris, ses bottes, se peignant vaguement les cheveux d'une main, attrapant son sac de l'autre.

La porte de sa chambre s'ouvrit au moment où elle allait sortir. Sa mère avait l'air éreintée malgré l'abondant maquillage et il semblait qu'il n'y avait que ses cheveux tirés en arrière pour l'empêcher de fermer les yeux. Toujours le même chignon impeccable, d'aussi loin que Ferreira se souviennent.

– Maman, j'ai pas le temps, là.

– Pas le temps pour quoi? Je voulais juste savoir si tu serais là pour le petit déjeuner, c'est tout.

Ferreira attrapa ses clefs.

– Faut que j'y aille.

– Ils ont dit à la radio qu'il y avait eu un accident.

– On n'est pas sûrs que ce soit juste un accident pour l'instant.

Sa mère se signa.

– C'est qui ces gens pour faire une chose pareille?

Ferreira déposa un baiser sur son front et franchit la porte.

– Fais attention, Melinda.

– Mais oui.

Elle rejoignit les embouteillages du centre-ville et pour la millième fois maudit la distance qui la séparait du commissariat de Thorpe Wood, puis elle injuria le conducteur de devant qui s'arrêtait à l'orange alors que le passage piétons était clairement vide, et rouspéta contre les travaux qui ralentissaient la circulation sur Crescent Bridge alors qu'il n'y avait pas un ouvrier en vue.

Wahlia appela juste au moment où elle entrait sur le parking et lui demanda si oui ou non elle comptait venir travailler aujourd'hui. Elle leva les yeux et l'aperçut à la fenêtre du bureau, lui fit signe de lui préparer un café et récolta un doigt d'honneur en retour.

Elle grimpa les marches de l'entrée et se baissa pour passer devant l'accueil où un journaliste de l'*Evening Telegraph* papotait avec le sergent de service, essayant de lui soutirer des informations qu'il n'aurait pas le droit de publier. Elle monta les escaliers et franchit l'étage de la brigade criminelle où l'accent irlandais du commissaire Riggott tranchait au milieu du brouhaha habituel. Il débitait quelque chose d'un ton acerbe face à l'attachée de presse qui le regardait, les bras croisés, l'air à la fois outrée et amusée par ce spectacle.

Wahlia accueillit Ferreira sur le seuil de la section des crimes de haine avec une tasse de café noir.

– Merci Bobby.

– N'en prends pas trop l'habitude non plus.

Il retourna à sa table où une petite mélodie s'échappait de son téléphone réglé sur haut-parleur. Une voix lui assurait à intervalles réguliers que tout était mis en œuvre pour écourter son attente.

– Où est Zigic ?

– Dans son bureau.

La porte était fermée mais elle le voyait bouger à travers les stores vénitiens. La pièce était trop petite pour qu'un homme de sa taille puisse y faire confortablement les cent pas. Deux autres officiers de la brigade criminelle étaient venus en renfort et travaillaient silencieusement aux tables habituellement inoccupées de la grande salle, concentrés sur l'écran de leur ordinateur.

Ferreira se posta devant le tableau blanc où figuraient les premières données de l'enquête. Les victimes étaient listées à droite : Jelena Krasic, décédée ; Sofia Krasic (la sœur sans doute), aux urgences ; un homme dont l'identité était encore inconnue, gravement blessé. Un vrai carnage.

Il n'y avait qu'un nom dans la colonne des suspects.

– On en est où avec ce Devlin ? demanda-t-elle.

– Il fait sa déposition en ce moment. Ce n'est sans doute pas l'homme qu'on recherche, dit Wahlia. Il a vendu la voiture sur eBay, j'essaie de retrouver la trace de l'acheteur mais pour ça, faudrait que quelqu'un se décide à prendre mon appel.

Il avait sous les yeux le profil eBay de l'acheteur et les avis des gens auxquels il avait acheté des voitures. Ferreira s'approcha et fit défiler la page. Ça faisait déjà plusieurs dizaines d'achats sur les quatre derniers mois.

– Un revendeur, dit-elle.

- On dirait bien.
- Il y a donc très peu de chances que ce soit lui qui conduisait.

Elle revint au sommet de la page.

– Je croyais qu'ils disaient où était basée la personne sur le site. Ça dit juste Royaume-Uni.

– D'après Devlin il est du coin, dit Wahlia.

– Il a donné une description ?

– Il a parlé de deux types, les cheveux foncés, baraqués.

– Conduisant un 4x4 rouge, c'est ça ? demanda-t-elle en s'éloignant.

– Ouais, dit Wahlia.

Elle frappa au bureau de Zigic et entra sans attendre. Il était debout, les bras croisés, une expression de rage muette sur le visage, les yeux rivés sur l'écran de son ordinateur.

– La BBC est en train de passer la vidéo, ça y est, dit-il. Regarde-moi ça.

Les images passaient en boucle, filmées par un téléphone depuis le milieu de la chaussée, la Volvo en point de mire. Le conducteur sortait de sa voiture et s'enfuyait à toute vitesse, bientôt courcé par des silhouettes qui disparaissaient au coin de la rue. Puis la vidéo reprit du début et le moment où la Volvo rentrait dans l'Abribus arriva si vite que Ferreira sursauta.

– Ils peuvent pas montrer ça.

– Et pourtant ils ne se gênent pas, dit Zigic en se laissant tomber lourdement sur son siège.

Une voix froide se fit entendre au-dessus des cris de la vidéo. *Bien que les informations restent peu précises pour le moment, il semblerait que les victimes soient toutes de nationalité étrangère. Il s'agirait de travailleurs immigrés habitant le quartier. Il y a quelques minutes de cela, la police du comté de Cambridge a confirmé qu'elle n'excluait pas la piste du mobile raciste.*

La voix poursuit avec les chiffres de l'immigration à Peterborough, évoquant une frustration grandissante au sein de la population britannique locale, puis la pénurie de logements, l'engorgement des services publics et une multitude d'autres problèmes sans lien direct avec le drame.

Zigic ferma la page de la chaîne et y alla d'un chapelet d'insultes chez lui peu habituel.

Ferreira attendit qu'il se calme, puis lança :

– Si t'as terminé d'être en colère, je crois que je sais qui est Bogdan⁸⁷⁹.

5

– On l'a loupé, dit Ferreira en se retournant sur son siège. Je suis presque sûre que c'était là où il y avait toutes les pancartes. Faut qu'on revienne en arrière.

Zigic s'avança encore un peu jusqu'à un endroit où il pourrait tourner, passa devant des box de stockage et des magasins de bricolage et de matériaux de construction.

Quelques maisons d'allure négligée subsistaient dans la zone industrielle : petites cours mal entretenues, façades salies par les gaz d'échappement, arbres jamais taillés qui obstruaient les fenêtres et déformaient les trottoirs. Même à l'intérieur de la voiture une odeur chimique écœurante s'insinuait (une des usines du quartier sans doute) et on entendait le ronronnement incessant de la centrale électrique qui se détachait au loin contre le gris du ciel.

Zigic fit demi-tour devant un marchand de vitres et tourna dans First Drove, remontant lentement la chaussée étroite et irrégulière.

Des dizaines de petits commerces s'entassaient dans des bâtiments défraîchis, certains pas plus grands qu'un garage. Un magasin de vélos, une scierie entourée d'une haute clôture en barbelés, un vendeur de solvants et un

fabricant de céramiques, tout un assortiment étrange de spécialités obscures.

L'endroit semblait pourtant en pleine activité. Beaucoup de véhicules utilitaires étaient garés là, portières ouvertes, des hommes s'affairant tout autour. Comment une ville aussi sinistrée que Peterborough pouvait-elle faire vivre toutes ces entreprises? se demanda Zigic.

– C'est tout au bout, dit Ferreira. Après le cynodrome.

Zigic aperçut un peu plus loin l'arrondi du stade et le toit bleu au-dessus des tribunes, un bâtiment tout de briques et de verre opaque avec au centre, à découvert, le grand ovale de la pelouse et de la piste. Deux hommes en gilet fluorescent regardaient leurs chiens muselés se courser le long des étroits couloirs.

Ils s'arrêtèrent devant l'enseigne de Hossa Motors.

C'était le dernier bâtiment de la rue, un préfabriqué entouré d'un haut grillage dont les pics acérés avaient accroché par endroits des sacs et des emballages en plastique qui bruissaient au vent. Un grand terrain vague séparait l'enceinte de la rivière Nene, longée de gros pylônes électriques jusqu'à l'estuaire du Wash.

– Comment tu connais ce type? demanda Zigic alors qu'ils franchissaient la grille d'entrée.

– Mon frère lui a acheté une voiture l'an dernier. Une vraie ruine d'ailleurs.

Huit voitures étaient garées là, serrées les unes contre les autres, aucune au-dessus de trois mille livres. Elles avaient l'air en assez bon état au premier abord, mais en se rapprochant Zigic remarqua qu'il y avait des retouches de peinture sur les ailes, des éraflures sur les pare-chocs et que les pneus étaient souvent dépareillés.

La porte du préfabriqué s'ouvrit d'un coup sec et une énorme silhouette en veste de cuir noir descendit les escaliers, faisant trembler la structure sur ses cales. L'homme avait la peau légèrement mate, les cheveux foncés coupés

ras, le visage carré. Il arborait une expression exagérément affable, presque carnassière, dévoilant une dent cassée et une prothèse dorée qui donnaient à son large sourire quelque chose d'un peu sinistre.

– Bienvenue mes amis, dit-il en étendant les bras, regardant tour à tour Zigic et Ferreira pour finalement s'arrêter sur Zigic. Une petite voiture pour la petite dame ?

Zigic sortit son badge.

– Bogdan Hossa ?

Le sourire se figea puis s'évanouit. Il hocha la tête.

– Mon business il est tout en règle, monsieur. Il n'y a pas des problèmes.

– J'en suis convaincu. Nous venons vous voir au sujet d'une voiture que vous avez achetée il y a deux semaines. Une Volvo blanche, immatriculée...

– Vous l'avez achetée sur eBay, coupa Ferreira.

– Oui, dit Hossa. L'homme voulait en liquide, j'ai donné le liquide. C'est lui qui demande pour pas avoir des problèmes avec les taxes.

– Est-ce que vous avez déjà revendu la voiture ?

Hossa hocha lentement la tête.

– Oui, pourquoi ?

– On a besoin de savoir à qui vous l'avez revendue.

– Je veux pas les histoires ici, dit Hossa.

– On veut juste savoir qui a acheté la voiture, dit Zigic. Vous avez une liste de vos ventes, je suppose ?

– Je vais chercher pour vous.

Ils le suivirent dans le préfabriqué. Deux bureaux étaient installés à angle droit contre le mur, l'un noyé sous un tas de papiers et de magazines auto, l'autre, vers lequel Hossa se dirigeait, vide à l'exception d'un ordinateur portable qui devait coûter plus cher que n'importe lequel des véhicules garés dans la cour. Un rap énervé sortait des haut-parleurs, chargé en basses et en testostérone. Hossa l'éteignit avant de s'asseoir.

– Qui d'autre travaille ici? demanda Ferreira en s'asseyant au coin du bureau.

– Ivan, mon cousin.

– Et il est où?

– Il va prendre le petit déjeuner au camion là-bas, il a sa copine.

Hossa se mit à taper sur son clavier et Zigic vit Ferreira passer discrètement en revue les papiers sur l'autre bureau. Hossa la surveillait du coin de l'œil sans rien dire.

– Vous venez d'où, monsieur Hossa, à l'origine?

– De Slovaquie, dit-il en fronçant les sourcils. Je faisais un business là-bas quand j'étais jeune, je vendais les voitures, je gagne bien. Après des hommes ils sont venus, ils ont dit: «C'est bien ton business, Bogdan, mais maintenant c'est à nous.» Ils ont pris le business et après ça, moi je viens en Angleterre. Ici jamais il se passe des choses comme ça.

Pas très souvent, en tout cas, pensa Zigic. Et pas avec un commerce comme celui-ci.

– J'ai vendu la voiture mardi dernier, dit Hossa en s'appuyant contre le dossier de son fauteuil, les mains croisées sur la poitrine. À John Smith il s'appelle.

– Quelle est l'adresse? demanda Ferreira.

– Y a pas d'adresse.

– Mais vous avez bien une photocopie de son permis de conduire?

Le visage de Hossa s'assombrit.

– C'est Ivan qui vend cette voiture. Il ne fait pas attention.

– Il a récupéré l'argent, au moins? demanda Ferreira, une pointe d'irritation dans la voix.

– Ça oui.

– Alors il va falloir qu'on parle à Ivan, dit Zigic.

Hossa regarda sa montre, un gros bracelet en or rose bien voyant avec un énorme cadran incrusté de diamants.

– Il revient bientôt. Vous attendez, oui?

– Oui, monsieur Hossa, on attend.

Ils s'assirent en silence, Hossa fixait pensivement ses chaussures en poussant de temps en temps un léger soupir. Ferreira entreprit de se rouler une cigarette et demanda à Hossa si ça le dérangeait qu'elle fume.

– Non, s'il vous plaît, fit-il en portant la main à sa poitrine. Asthme.

Elle sortit du préfabriqué et Zigic la vit jeter un œil au passage aux macarons sur les pare-brise et aux numéros gravés sur les vitres, à l'affût de quelque chose d'utile pour faire pression sur Hossa et son cousin au cas où ils décideraient tout à coup de cesser de coopérer. Mais Zigic doutait que ça en arrive là. Si l'histoire que leur avait racontée Hossa était authentique, il éviterait de contrarier la police et de mettre en péril l'affaire qu'il avait eu tant de mal à monter ici.

Il repensa au nom que l'acheteur avait donné. John Smith.

Il était possible que ce soit un vrai nom, mais son instinct lui disait le contraire. Et il était sûr que seul un Anglais utiliserait un tel pseudonyme. C'était trop culturellement marqué.

Un 4x4 bordeaux aux vitres teintées entra dans l'enceinte et s'arrêta à quelques pas du préfabriqué. Bogdan Hossa avait l'air svelte à côté de l'homme qui sortait de la voiture. Quelque cent trente kilos de gras en survêtement gris et veste en daim marron. Un sac de fast-food dans une main, un plateau de boissons chaudes dans l'autre, il referma la portière d'un coup de fesses.

Bogdan Hossa se leva en l'entendant arriver et lui dit quelque chose d'un ton brusque en slovaque.

Ivan regarda Zigic.

– Une Volvo blanche, oui?

– C'est ça.

– J’ai vendu déjà.

Bogdan déchargea sur lui une autre volée de slovaque qui sembla cette fois toucher au but. Ivan se fraya un passage derrière son bureau et posa son petit déjeuner par terre.

– T’as pas demandé l’adresse au monsieur? demanda Bogdan.

– Il a dit qu’il a pas de maison.

– Il était anglais? demanda Zigic. (Ivan haussa les épaules d’un air blasé.) Il est très important qu’on retrouve cet homme.

– Anglais, oui, peut-être.

– Vous avez dû lui parler. Est-ce qu’il avait un accent anglais?

Ivan sortit du sac une boîte en polystyrène qu’il ouvrit, dévoilant un gros burger et des frites.

– Il est un peu lent, chuchota Bogdan.

Zigic massa ses tempes du bout des doigts, regardant Ivan arracher une énorme bouchée de son burger. Des gouttes de ketchup éclaboussaient les papiers étalés sur la table.

– Comment était-il cet homme, Ivan?

– Normal. Il a un chapeau, dit-il en mordant de nouveau dans son burger. Rouge, ajouta-t-il la bouche pleine de viande et de pain mou.

La porte du préfabriqué s’ouvrit et Ferreira fit signe à Zigic de la rejoindre.

Une pluie fine avait commencé à tomber, le vent s’était levé. Elle repoussa ses cheveux qui revinrent aussitôt lui fouetter le visage.

– L’hôpital vient d’appeler, dit-elle. Sofia Krasic a repris connaissance. Elle veut parler à quelqu’un.

– Elle est en état?

– Elle dit qu’elle sait qui conduisait la voiture.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Titre original: *Tell No Tales*

Copyright © Eva Dolan 2015

First published as *Tell No Tales* by Harvill Secker.

Harvill Secker is part of the Penguin Random House
group of companies.

© 2019, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture: D. Hoch

Photo: © Darren Rogers/GettyImages

Cette édition électronique du livre *Haine pour haine*
de Eva Dolan
a été réalisée en novembre 2018 par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN:9791034900794)
e-pdf ISBN: 9791034900817